

LIBERER L'AVENIR DE CE QUI LE DEFIGURE

Par Dominique Lévêque

18 octobre 2022



« Seule la terre est éternelle », Jim Harrison

« **L**a difficulté aujourd'hui, c'est que l'avenir n'est plus ce qu'il était » : l'axiome le plus ironique du poète **Paul Valéry** n'a sans doute jamais été aussi vrai.

Un nouveau mot d'ordre a surgi qui tient en un seul mot : « résilience ». Emprunté au vocabulaire psychiatrique, il sature l'espace social et politique à mesure que les multiples effets du dérèglement climatique, de la pandémie, de la crise économique, de la menace de prochaines catastrophes, se font sentir. Utilisé à qui mieux mieux dans les discours politiques, assez souvent pour fermer le débat public, sans vraiment de regard critique. Les populations

sont surtout conjointes à tenir bon. Sauf que la résilience vaut pour l'instant beaucoup plus pour le monde de l'entreprise que pour les citoyens. Qu'on en juge seulement par l'année record pour le marché des fusions-acquisitions (M&A) annoncée pour 2021 (les seuls quatre premiers mois de l'année 2021 enregistrent déjà un montant total des transactions prévues au niveau mondial de 1 770 milliards de dollars selon les statistiques de Refinitiv) et par les montagnes de cash engagés en cette même année par les fonds d'investissements. L'euphorie ne vaut pas pour tous.

L'époque suinte de moraline en même temps qu'elle n'a jamais été aussi loin dans la haine de la raison. En France, les temps sont marqués par la déréliction intellectuelle et morale et la montée des identitarismes, à droite comme à gauche, des manichéismes rivaux qui enferment les Français dans des cases. Lesquels ne sont pas loin parfois de se laisser gagner par un certain pessimisme. Ce n'est certes pas nouveau.

« *Le monde est une triste boutique, il faut reboiser l'âme humaine* » écrivait déjà, en 1975, Julos Beaucarne (dans une lettre ouverte, après l'assassinat de sa femme par leur jardinier - texte dit par Claude Nougaro dans son album "Femmes et famines"). Il faut aussi reboiser la nature, si l'on veut lutter contre le dérèglement climatique.

Le philosophe allemand **Peter Sloterdijk** caractérise le pessimisme français comme « *un pessimisme de luxe* », le « *privilège de la nation française* », « *cette douce amertume de ne plus croire en la vie politique* » (1).

Ce pessimisme revient comme une antienne. Celui du groupe de réflexions sociales et politiques *Pour une République écologique* (dit le PRé), fondé en 2010, n'y échappe guère, mais le sien se veut un pessimisme raisonnable. Un peu mélancolique, mais absolument pas nostalgique. Il n'y a rien de plus faux que de dire « c'était mieux avant ! ». **Michel Serres** rappelle très justement qu'« *avant, on ne connaissait pas les antibiotiques, on mourrait de vérole ou de tuberculose comme tous les illustres du XIXe siècle, Schubert, Maupassant, Nietzsche.* » (*C'était mieux avant !*, éd. Le Pommier, 2017).

A l'ère du double mouvement de tribalisation et de cybernétisation du monde, notre pessimisme ne s'interdit pas de penser les futurs possibles, et ne refuse pas de se confronter à ce que **Maurice Merleau-Ponty** appelle « l'adversité », c'est-à-dire ces obstacles à l'extérieur de nous et en nous qui nous font reculer en arrière et peuvent nous tétaniser, voire nous anéantir. Un pessimisme actif donc qui se refuse de s'abandonner à la dépression ambiante, qui se détourne des contes de Noël militants comme des prêches apocalyptiques. Il ne passe ni par la morale, ni par l'inquisition, ni par un nouveau dogme qui nous sortirait à coup sûr du pétrin, pas plus par un « *nouveau paradigme écologique* » qui ne serait qu'un « *Isme* » de plus, une

écologie idéologisée totalisante, un nouvel ordre, une écologie restreinte – l'écologie comme religion (un écologisme spectral), mâtinée d'une nouvelle forme d'animisme. Il ne passe pas davantage par une posture pseudo sacrificielle qui permet juste à quelques imprécateurs et autres activistes politiques New Age, aveuglés par leur présentisme, en quête de certitudes, de supériorité, de toute puissance, de jouir sans limites de l'hostilité qu'ils suscitent et de se croire dans le vrai, puisque les autres sont contre eux. Il ne passe pas davantage, au nom de l'urgence, par des renoncements sans retour à l'idée que nous nous faisons en France des libertés publiques. Il s'interroge sur les possibilités d'extension du contrôle social via des services dits « intelligents », sur les conséquences de l'accumulation infinie de données par les GAFAM et autres. Et de l'addiction au partage à laquelle sont poussés les utilisateurs devenus des produits à leur insu, à qui l'on ménage via les réseaux « sociaux » la possibilité de signer des pétitions contre les pratiques écodidaires des entreprises, contre le gaspillage dans le monde, contre le développement non-durable, tout en les alimentant chaque jour de propositions de bons plans vacances, de billets d'avions *low cost* à ne pas manquer, de *city guides* qui vont avec, du dernier modèle indispensable de sac vegan, des meilleures recettes et tendances *food (lifestyle)*, de produits éthiques & équitables et de vêtements ethniques venus du bout du monde, de produits *low-tech*...

Notre pessimisme passe par un travail de reproblématisation de l'universel vers l'universalisable. Et par le constat que décidément « *les bêtes sont au bon dieu, mais la bêtise est à l'homme* » (Victor Hugo), surtout quand on voit par exemple des penseurs dits de « gauche », voire, se situant d'eux-mêmes aux avant-gardes, reprendre à l'envers les théories fumeuses du Comte **Joseph-Arthur de Gobineau** (1816-1882) contenues dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines (1853-1855)*, un essai centré sur les effets du métissage, et considérant les gens selon leur origine ethnique. Gros succès chez les adeptes du nazisme à l'époque (2).



Walter Benjamin, vers 1928,
Berlin Archives Walter Benjamin

Comme Benjamin (Walter), nous nous trouvons, tous autant que nous sommes, dans un moment de « *danger suprême* » qui devrait nous inciter à « *libérer l'avenir de ce qui aujourd'hui le défigure* ».

La lucidité commande d'envisager le meilleur comme le pire ou le moyennement pire.

Le moyennement pire serait notamment de devoir se résoudre à une économie-écologie de guerre en fonction de l'évolution des tensions, de l'état de la paix dans le monde. Le pire, un avenir qui nous réserverait le même sort que celui des dinosaures.

Dans un monde où le virtuel a tendance à valoir autant ou plus que le réel, où le métavers prétend se constituer comme « **le Graal des interactions sociales** » (cf. Mark Zuckerberg), la lucidité commande aussi d'apprécier la question de l'impact d'un des outils (primordial) de la transition écologique & énergétique sur notre éco-système, le numérique,.

Une équation complexe. Car à l'heure de la vie connectée, de plus en plus de technologies faites « pour nous faciliter la vie », sont inventées et de plus en plus de services uberisés sont mis sur le marché (pour la même raison), sauf que leur empreinte est telle que l'on peut se demander si elle est vraiment compatible avec l'objectif « zéro carbone ». Le secteur serait à l'origine de 3,7 % des émissions totales de gaz à effet de serre dans le monde, selon un

rapport présenté en 2020 par une mission d'information du Sénat. Ramené à un pays comme la France, le numérique représenterait 2 % du total des émissions en 2019, un chiffre « *qui pourrait s'accroître considérablement dans les années à venir si rien n'est fait pour en réduire l'impact, de + 60 % d'ici à 2040* ». A cette même échéance, si tous les autres secteurs réalisaient des économies de carbone, conformément aux engagements de l'Accord de Paris, « *le numérique pourrait atteindre 6,7 % des émissions de GES de la France, un niveau bien supérieur à celui émis actuellement par le transport aérien (4,7 %)* ». On pressent que leur empreinte devrait nécessiter une régulation.

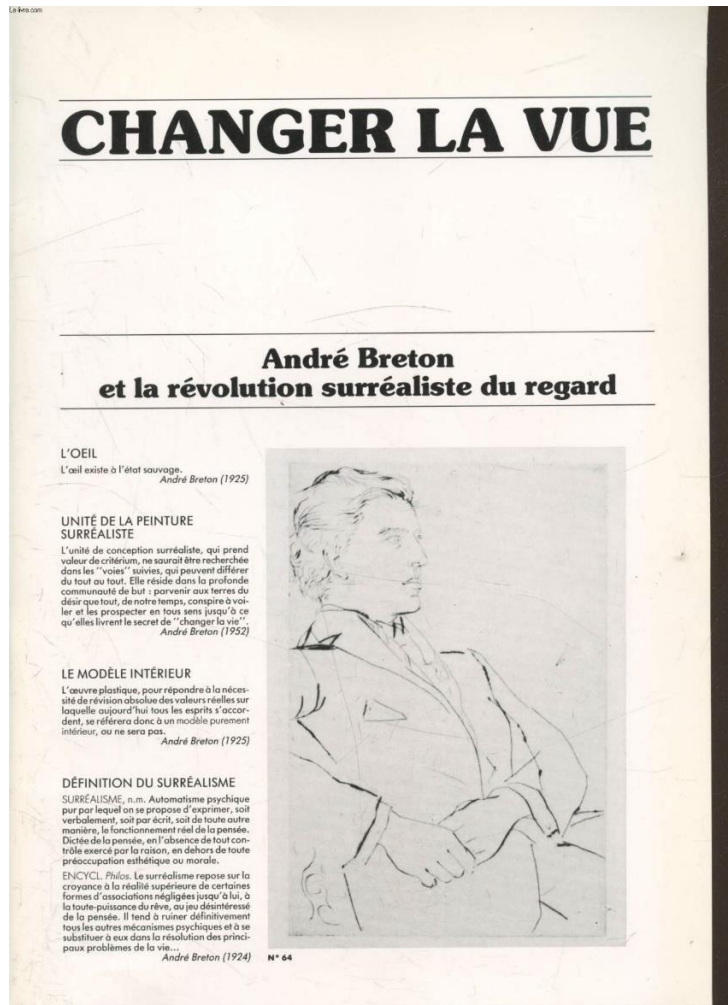
Si l'on devait céder à la mode des (nouveaux, forcément !) *paradigmes*, disons que notre pessimisme actif, passe par un double paradigme : écologique ET social. Car face aux dégâts catastrophiques provoqués sur la nature, sur « l'environnement », autrement mieux dit sur la Terre, Humains compris, par la logique de la valeur marchande, il faut poser la nécessité d'un changement radical du modèle de production et de consommation, de civilisation et de vie, tout en se gardant du scientisme, du positivisme et du déterminisme qui ont si profondément imprégné entre autres le marxisme « orthodoxe ».

Et tout en se préservant du prosélytisme noir de la génération « Ginks » (« Green inclinations, no kids ») qui, pour « sauver la planète », a choisi de ne pas faire d'enfants et qui, face à l'explosion démographique, prône la stérilisation.

Comme du « projet fou » de ces " antispécistes " qui envisagent froidement l'extinction de l'Homme, le clouant au pilori, lui déniaient toute distinction, le dégradant en lui retirant toute son humanité, en en faisant « un animal comme les autres » au motif de lutter contre la « souffrance animale » (ce sur quoi beaucoup de monde peut s'accorder), de « libérer les animaux ». Comme si la déstatisation, le déboulonnage de l'espèce humaine pouvait assurer la guérison des animaux de la peste humaine (sic !)

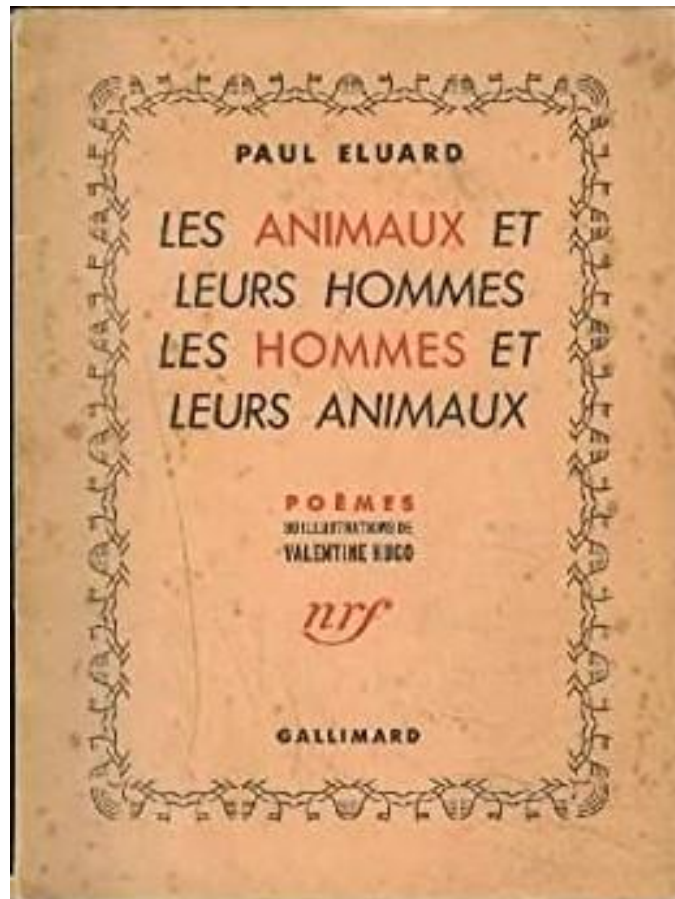
Générer un remède pire que le mal, organiser la barbarie, assurément !

Le " paradigme " du PRé est double donc qui parie sur les incertitudes du siècle, et qui essaie de mettre une énergie vitale au service de certitudes relatives.



Pour l'heure, « transformer le monde », « changer la vie », ne semblent plus être des visées humaines, en tous les cas pas à portée immédiate. Cela ne doit pas empêcher de **chercher** des voies libres, ainsi qu'obstinément « **l'or du temps** », comme put le faire le surréaliste **André Breton** (3). Sans doute faut-il d'abord s'évertuer à maintenir le Vivant sur Terre. Le PRÉ pense possibles les deux à la fois. Mais cela passe par "**Changer la vue**", comme dit le même Breton en détournant le mot d'ordre de Rimbaud, pour aller vers « *une ambition beaucoup plus vaste* » ; *changer la vue* des Hommes, changer de focale, prioriser ce qui a le plus d'importance pour nous, ce que nous attendons de la vie et du plaisir de vivre, les yeux ouverts comme les yeux fermés, savoir où nous mettons notre désir pour recréer un monde habitable, et pas que pour l'œil humain, mais tout le vivant. Cela passe par la nécessité de « *réélaborer nos cadres intellectuels, éthiques et politiques* », comme nous y invite le sociologue et politiste Philippe Corcuff dans un récent *hommage hérétique à Bruno Latour* (4), en continuant de miser sur le pari démocratique plutôt que sur un élitisme éclairé, fut-il dessiné par le brillant mais très pessimiste **Hans Jonas**.

Le surréalisme qui connaît un regain d'intérêt, pas seulement sur le marché de l'art, n'a peut-être jamais semblé aussi actuel pour aider à s'ouvrir à l'enjeu écologique. Pour sauver le monde ? Comme un antidote à une époque sombre pour le moins. Claude Maillard-Chary, spécialiste du mouvement surréaliste, note qu'« *à l'inverse des priorités de l'humanisme contemporain, marqué en profondeur par l'existentialisme de l'après-guerre, l'engagement surréaliste ne concerne pas exclusivement l'homme et ses relations interpersonnelles et sociales, étroitement focalisées vers la réalisation d'une communauté de destin, mais aussi - ce n'est sans doute pas incompatible - la double relation homologique de transformation, affranchie de la tutelle religieuse, de l'homme dans la nature, de la nature dans l'homme, solidairement reliés par l'expérimentation d'une communauté de désir* » Sachant les interactions, l'interdépendance en définitive entre l'un et l'autre, il n'y a sans doute pas plus urgent que d'imaginer un « échange véritable » entre les deux. A la condition de se défaire de deux travers : celui de la déification de la nature et celui de son horrification. **Paul Eluard** (*Les Animaux et leurs hommes, les Hommes et leurs animaux*, 1920), cité par Maillard-Chary, l'espérait : « *J'espère que l'homme saura adopter à l'égard de la nature une attitude moins hagarde que celle qui consiste à passer de l'adoration à l'horreur. Que, tourné avec une curiosité d'autant plus grande vers elle, il parviendra à penser d'elle à peu près ce que pensait d'un de ses contemporains Goethe lorsqu'il disait : « Ai-je pour Wieland de l'amour ou de la haine ? - Je ne sais. - Au fond je prends part à lui* » (5).



Cela passe aussi par la nécessité de se défaire de l'idée paralysante que la lutte est vaine, de refuser de se complaire en un *Homo Resignatus*.

Dans une correspondance de 1924, l'écrivain **Stefan Zweig** se désolait déjà de la fragilité de l'esprit démocratique en Allemagne, citant Tacite, contempteur des décadences et de l'avènement de Tibère, des calculs et des manœuvres politiques : « ruere in servitium » (« tout se précipite dans la servitude »). L'histoire humaine n'accepte probablement pas de règles mécaniques ; mais la lecture de penseurs comme Zweig peut contribuer à éclairer d'un regard neuf des faiblesses qui sont toujours contemporaines. De ce point de vue, comment ne pas voir la persistance - ou le retour ? - d'une certaine fragilité de l'esprit démocratique ?

Cet esprit s'effiloche d'année en années ; on peut le mesurer aisément par une défiance vis-à-vis du politique. La méfiance n'est-il pas le premier sentiment cité par les Français pour refléter leur état d'esprit ? Au fond, l'enjeu politique, par ces temps de virus de toute nature, de prise de conscience de la finitude humaine et de l'incertitude historique, n'est pas tant de résister, que de savoir et d'avoir la volonté d'introduire des moments de rupture ou de bifurcation.

Le sentiment de tragique, la prise de conscience de la gravité du présent, et que le pire n'est pas à exclure, devrait inviter à l'action.

Refuser de se complaire en un *Homo Resignatus* vaut aussi pour ce phénomène qui pour la première fois depuis plus de 20 ans a augmenté dans le monde en 2020 : le taux d'extrême pauvreté, sous l'effet apparemment des conséquences aggravantes de la pandémie de COVID-19 sur la réduction de la pauvreté, déjà freinée ou empêchée par les conflits et le changement climatique. Selon les organisations internationales (Nations Unies, ONG, Banque Mondiale) quelque 100 millions de personnes supplémentaires vivent désormais dans la pauvreté en raison de la pandémie. Sachant qu'en 2018, quatre personnes sur cinq sous le seuil international de pauvreté vivaient en milieu rural.

En France, selon l'*Observatoire des Inégalités*, on compterait 5,2 millions de pauvres (si l'on fixe le seuil de pauvreté à 50 % du niveau de vie médian), voire 9,2 millions (si l'on utilise le seuil de 60 %, selon les données 2019 de l'Insee). Dans le premier cas, le taux de pauvreté (la part de personnes pauvres dans la population) est de 8,2 % et dans le second, de 14,6 %. « *La crise économique déclenchée par la pandémie est inédite : la richesse produite a reculé de 8 % en 2020. Selon les premières estimations de l'Insee, la protection sociale, le dispositif d'activité partielle, ainsi que des primes destinées aux allocataires de minimas sociaux, ont globalement joué leur rôle d'amortisseur pour les revenus des ménages et évité une aggravation de la pauvreté.* » C'est autant de pauvres de trop. Les Français qui ont tendance à se laisser hanter par le sentiment de déclin, à être dans le déni des succès de leur pays, sous-estimant ses performances (Etat, inégalités, système de santé, redistribution, fractures territoriales, classe moyenne), souvent de bonne ou d'assez bonne facture comparativement avec les autres pays (européens notamment) - ce qui ne veut pas dire qu'il faille s'interdire de les améliorer - ou inversement, devraient être hantés par la question de la pauvreté, inacceptable au XXIème siècle.



« Les exaspérés sont ainsi, ils jaillissent un beau jour de la tête des peuples comme les fantômes sortent des murs. »

C'est le message somme toute assez universel porté par le personnage de Thomas Muntzer, saisi par la colère des multiples révoltes qui ont marqué l'Europe du Nord vers la fin du Moyen Âge, dans le livre de l'auteur de *Tristesse de la terre* (2014, prix Joseph-Kessel) **Eric Vuillard** (6) : *La Guerre des pauvres* (2019). « *La plèbe se cabre* », ce qu'elle veut est simple : « *Aux paysans le foin, aux ouvriers le charbon, aux terrassiers la poussière et à nous les mots, les mots qui sont une autre convulsion des choses.* » Un message loin des discours empreints d'écologie « bondagière » qui délivrent la promesse d'une société pastorale et ne nourrissent que l'érotisme de quelques bobos des villes, et l'excitation de militants écolo-bolchéviques qui, heureusement, ne sont pas majoritaires dans le pays. Nous devrions - et les dirigeants également - lire Eric Vuillard.

L'écrivain magnifique **Jim Harrison**, qui connut la pauvreté, hédoniste mélancolique et écologiste sensible, qui a passé le plus clair de sa vie en eau profonde, qui tenait la vie comme « *une expérience proche de la mort* », se fichait comme d'une guigne du sexe des mots comme du sexe des anges, fut follement amoureux de ses multiples plaisirs, souvent excessivement, comme du monde sauvage dont il vénérât la sensualité ; « Big Jim » goûtait la beauté des grands espaces et des grands lacs ; la patience et le courage des femmes ;

la France, pour sa cuisine et ses dives bouteilles ; la soyeuse Romanée-Conti et le veau aux morilles. Côté liquides, il n'était pas exclusif : il se régalaient pareillement d'un Bandol du Domaine Tempier, d'un Bouzeron blanc, d'un Bourgogne blanc La Cadette, d'un Gigondas du Domaine de Cayron, d'un Collioure du Domaine de la Tour Vieille, d'un Côtes-du-Rhône ou de vins de pays !

Sans aucune illusion sur ses excès de table, ses travers et ceux de l'humanité, croquant jusqu'à la fin dans une vie pleine de plaisirs et de douleurs.

A mille lieux de la culture victimaire.

Il savait, comme Michel Serres, que « *ça pourrait être pire après* ». Dans ses mémoires intitulées *En marge*, il cite un proverbe qu'il tient de la nation Sioux, qui en dit long sur son extrême lucidité, et éclaire singulièrement face au défi climatique actuel, à la vanité de l'ambition et au trop grand aveuglement de l'humanité : « *Seule la terre est éternelle* » (7).

Dominique Lévêque est secrétaire général du PRé

N.B : la version originale de ce texte a été écrite en décembre 2021

(1) **Peter Sloterdijk**, entretien dans l'Obs du 29-06-2017. Peter Sloterdijk, ancien recteur de la 'Hochschule für Gestaltung de Karlsruhe', philosophe et essayiste, est l'une des grandes figures de l'intelligentsia allemande avec Jürgen Habermas. Sa marque de fabrique est de mettre en perspective les événements contemporains et l'histoire longue. Pour Peter Sloterdijk, les événements politiques sont le fruit du passé et du présent. En cela, les peuples sont héritiers de leur histoire mais également responsables de leur futur.

Auteur notamment de *Après nous le déluge. Les Temps modernes comme expérience antigénéalogique*, « Die schrecklichen Kinder der Neuzeit » (Payot, coll. « Essais Payot », 2016).

(2) *Essai sur l'inégalité des races humaines (1853-1855)*, **Joseph-Arthur de Gobineau** (1816-1882) (Œuvres, Tome I, Paris, Éditions Gallimard, collection La Pléiade. *Lettres brésiliennes*, Paris, Les éditions Delta, 1969)

(3) <https://www.pourunerepubliqueecologique.org/2022/10/13/hommage-heretique-a-bruno-latour-par-philippe-corcuff-sociologue-et-politiste/>

(4) « *En 2024, le premier Manifeste du Surréalisme aura 100 ans. Vieux centenaire moribond ou eau de vie cent ans d'âge à réveiller la jeunesse du monde qui n'attend pas le nombre des années ? Là est la question* » s'interroge l'ami **Laurent Doucet**, poète, professeur de Lettres, histoire et géographie, président de l'association *La rose impossible* (créée en 2014) qui gère la Maison André Breton (MAB) à Saint-Cirq-Lapopie, en Quercy, dans le Lot, le village où le fondateur du Surréalisme passa ses étés de 1951 à 1966, qu'il décrivit, dans le livre d'or de la commune, comme une « rose impossible dans la nuit ». Laurent Doucet a publié en 2022 *Biens essentiels* (éditeur La Rumeur libre, collection Pépites), après *A coney island in my eyes*,

bilingue français-anglais avec des photos de Philippe Fontalba (Éditions Black Out, 2020). Contributeur du PRÉ, Laurent Doucet n'a de cesse d'interroger l'actualité du surréalisme. Tout comme **Timothy Adès**, poète traducteur britannique, spécialiste de la versification, des rimes et des mètres, en français, espagnol, allemand et grec. Lauréat des Prix John Dryden et TLS Premio Valle-Inclán, Timothy Adès, membre du conseil scientifique du PRÉ, écologiste pétitionnaire et pas seulement, est spécialiste entre autres de Victor Hugo, Robert Desnos, Jean Cassou, Alberto Arvelo Torrealba, du poète vénézuélien des Plaines, du mexicain Alfonso Reyes, de Bertold Brecht et de Sikelian. Il a réécrit les Sonnets de Shakespeare en évitant la lettre e et a écrit une longue poésie n'utilisant aucune voyelle, sauf le e. Il a publié en 2019 *Alfonso Reyes, Miracle of Mexico* (Shearsman Books), Bilingual Spanish/English après *Robert Desnos, Surrealist, Lover, Resistant* (Arc publication, 2017). Pareillement, son épouse **Dawn Adès**, historienne d'art, professeur émérite d'histoire et de théorie de l'art (Université d'Essex), spécialiste internationalement reconnue du mouvement surréalisme, auteure de très nombreux ouvrages et articles, commissaire de non moins nombreuses expositions. Ou encore **Carole Aurouet**, enseignante en études cinématographiques à l'université Gustave Eiffel (Paris), contributrice souriante et précieuse du PRÉ, notamment pendant les périodes de confinements. Spécialiste de Jacques Prévert, ses centres d'intérêt vont jusqu'au *groupe Octobre*, aux relations qu'entretiennent la littérature et le cinéma, à la « génétique scénaristique », ainsi qu'au surréalisme. Elle est la co-auteure des textes du catalogue de l'exposition *L'Invention du surréalisme* qui s'est tenue en 2021 à Paris, à la BnF François Mitterrand. Carole Aurouet a publié de nombreux ouvrages dont un *Desnos y el cine* (coll. Luis Buñuel, Cine y vanguardias, 2018).

(5) **Claude Maillard-Chary**, dans « Le sentiment de nature chez les surréalistes » (in revue *L'homme et la société*, numéro thématique sur « Le rapport à la nature », 1999), note dans sa conclusion qu'« à l'inverse des priorités de l'humanisme contemporain, marqué en profondeur par l'existentialisme de l'après-guerre, l'engagement surréaliste ne concerne pas exclusivement l'homme et ses relations interpersonnelles et sociales, étroitement focalisées vers la réalisation d'une communauté de destin, mais aussi - ce n'est sans doute pas incompatible - la double relation homologique de transformation, affranchie de la tutelle religieuse, de l'homme dans la nature, de la nature dans l'homme, solidairement reliés par l'expérimentation d'une communauté de désir. L'alternative à « l'insularité de l'anthropologie occidentale contemporaine » passe par la réévaluation, sans attendrissement sénile ni biologisme forcené, de la communication intérieure et extérieure avec l'animal, telle qu'elle peut se nouer et se dénouer merveilleusement, relève-t-il, dans la « fluide réciprocité » du premier bestiaire d'Eluard. Elle suppose que soient réunies les conditions d'un échange véritable, débarrassé de la crainte fantasmatique de s'y noyer : « j'espère que l'homme saura adopter à l'égard de la nature une attitude moins hagarde que celle qui consiste à passer de l'adoration à l'horreur. Que, tourné avec une curiosité d'autant plus grande vers elle, il parviendra à penser d'elle à peu près ce que pensait d'un de ses contemporains Goethe lorsqu'il disait : « Ai-je pour Wieland de l'amour ou de la haine ? - Je ne sais. - Au fond je prends part à lui ». (*L'Amour fou*, André Breton).

(6) *La Guerre des pauvres* d'**Éric Vuillard** (Actes Sud, 2019), lauréat du prix Goncourt de 2017 avec *L'ordre du jour*.

(7) *En Marge* (titre original : *Off to the Side*, 2002), autobiographie rabelaisienne de **Jim Harrison** (Editions Christian Bourgois, 2003, puis coll. 10/18).